

Rencontre avec la choréologue Charlotte Siepiora

Charlotte Siepiora, vous avez été danseuse professionnelle, et vous vous êtes ensuite tournée vers la notation du mouvement Benesh. Pouvez-vous nous raconter comment vous êtes devenue choréologue ?

Charlotte Siepiora : J'ai été danseuse professionnelle pendant dix ans, et j'ai principalement travaillé avec des chorégraphes contemporains et néo-classiques. Après une formation au Conservatoire de Troyes, ma ville d'origine, puis au sein du Conservatoire National de Supérieur de Musique et de Danse (CNSMD) de Lyon, j'ai été engagée au Ballet Preljocaj.

Avec cette compagnie, j'ai eu la chance d'évoluer sur des scènes prestigieuses, comme la Brooklyn Academy of Music, le Théâtre de Pékin, ou le Théâtre Mariinsky de Saint-Petersbourg. Mon expérience auprès du chorégraphe Angelin Preljocaj a été fondatrice, puisqu'elle m'a sensibilisée à la notion de répertoire.

C'est pendant cette période que j'ai découvert ma seconde vocation, celle de choréologue. Angelin Preljocaj fait appel aux compétences de Dany Lévêque depuis les années 1990 ; elle « note » toutes ses nouvelles créations, les inscrivant au répertoire de la compagnie depuis lors. L'outil de la partition Benesh est essentiel au sein du processus de travail du Ballet Preljocaj. Angelin Preljocaj dit à ce sujet : *« La danse, pour moi, n'est pas l'art de l'éphémère, c'est juste un art quelque peu amnésique ; lui rendre la mémoire, c'est lui donner une écriture. La précision et la concision du système Benesh m'ont conforté dans cette idée de faire entrer dans les murs de la danse la notion de conservation des œuvres chorégraphiques par l'écriture ».*

La choréologie est un outil essentiel à la conservation du patrimoine chorégraphique. Lorsque j'étais danseuse au Ballet Preljocaj, j'étais familière de l'usage de cet outil. J'avais par ailleurs déjà une appétence pour les sciences, et j'étais très sensible à la notion de support historique. C'est pourquoi j'ai commencé des études de notation au sein du CNSMD de Paris, en parallèle de ma carrière de danseuse.

Comment définissez-vous le métier de choréologue ?

C.S. : Dans une définition large, le ou la choréologue est une personne habilitée à écrire des partitions chorégraphiques, et à transmettre et enseigner à partir de ces partitions. En réalité, ce métier prend une définition et un visage différents selon la compagnie dans laquelle il s'inscrit.

Dans le contexte d'une compagnie de ballet, le choréologue est un notateur et/ou un répétiteur.

En tant que notateur, il suit la naissance d'une pièce, l'enseignement du chorégraphe, et réalise une partition « mémoire » : il note toutes les informations relatives au mouvement, les informations temporelles et spatiales, mais aussi ce qui a trait aux décors et aux costumes. Cette partition pourra être relue par un collègue, voire rejoindre le corpus des partitions de référence, à savoir le Benesh International, qui est l'organisme créé pour promouvoir l'enseignement du système, garantir sa bonne évolution, et former des choréologues professionnels dans le monde.

Il y existe des choréologues dans le monde entier : au Ballet de Munich, au Ballet de Hambourg sous la direction de John Neumeier, au Ballet de Stuttgart, sous la direction de John Cranko, au Royal Swedish Ballet, au Finnish National Ballet, ou encore à l'American Ballet Theatre.

Le choréologue est également un répétiteur : il fait travailler les danseurs à partir de la partition, en présence ou en l'absence du chorégraphe.

Pouvez-vous revenir sur l'origine de la notation du mouvement ?

C.S. : L'histoire de la notation en France est liée à celle de l'Opéra de Paris. En 1661, lorsque Louis XIV fonde l'Académie royale de danse, il lui donne pour mission de codifier le ballet. Il confie cette tâche au danseur et maître de ballet Pierre Beauchamp (1631-1705) : créer un système adéquat pour noter des règles, dans une démarche et une vision unificatrices. La notation devient immédiatement un sujet de premier plan.

Rencontre avec la choréologue Charlotte Siepiora

Un premier système voit le jour grâce à Raoul-Auger Feuillet (1659-1710), disciple de Pierre Beauchamp, qui publie en 1700 un ouvrage intitulé *Chorégraphie, ou l'art de décrire la danse par caractères, figures et signes démonstratifs*. À l'appui de ce système théorique, la danse française connaît un rayonnement considérable. Les *Recueils de danses*, écrits par Raoul-Auger Feuillet et Louis Pécour et composés de danses de bal et d'entrées de ballets en vogue, sont diffusés dans toute l'Europe.

Trois cents ans plus tard, nous pouvons lire, retranscrire, et restituer ces danses qui ont été écrites de façon très précise grâce à ce système.

Ce n'est qu'au milieu du XX^{ème} siècle que naissent des systèmes de notation à vocation universelle, d'une très grande précision, permettant de noter tous les styles de danse : le système Laban, inventé en Allemagne, et le système Benesh. Tous deux sont enseignés en France, mais seul le système Benesh est institutionnalisé et enseigné dans des compagnies de ballet.

Le système Benesh a été inventé par les Britanniques Rudolf Benesh, musicien et mathématicien, et sa femme Joan Benesh, danseuse soliste au Sadler's Wells Theatre. Rudolf Benesh s'était étonné que la danse ne soit pas dotée d'un système de notation comme la musique avec le solfège. Avec Joan, ils décident de créer un système applicable à tout mouvement humain, si bien que, dès son invention, le système est appliqué dans le domaine de la médecine, de l'ergonomie, et de l'anthropologie de la danse.

Le système est enregistré sous le nom de Benesh Movement Notation en 1955. En 1958, il est présenté comme invention majeure de la science et de la technologie au pavillon britannique de l'Exposition universelle de Bruxelles. Il est présenté en 1960 à Dame Ninette de Valois, alors directrice du Royal Ballet de Londres, qui décide de l'adopter immédiatement au sein de la compagnie, pour noter les pièces de répertoire : c'est de cette manière qu'est créé le métier de choréologue. Ninette de Valois l'intègre aussi au programme pédagogique de la Royal Academy of Dance, au sein de laquelle il est toujours enseigné aujourd'hui.

Comment se positionne le système Laban par rapport à l'invention des époux Benesh ?

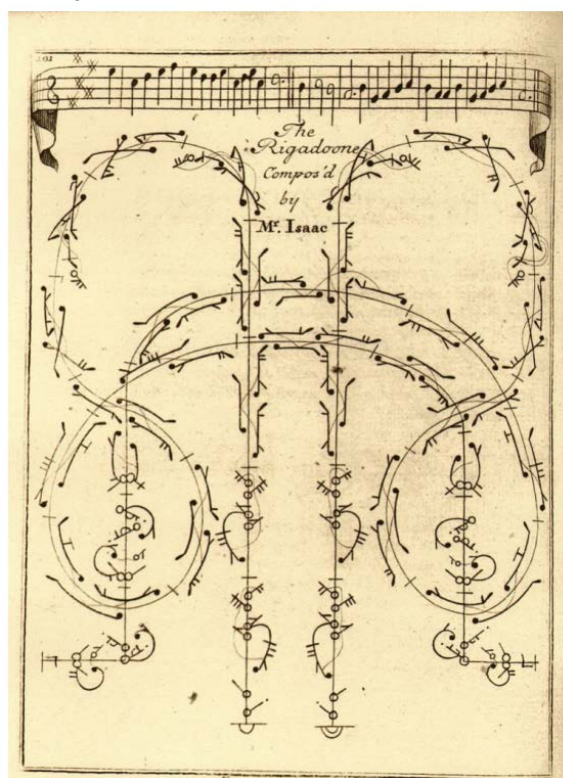
C.S. : Le système Laban est un peu plus ancien, il est enregistré en 1928. Il est fondé sur deux notions principales, celle du poids et celle de la qualité de la dynamique liée au déplacement du flux.

On y retrouve des éléments héritiers du système Feuillet : à partir d'un axe central figurent toutes les spécialisations latérales, relatives aux bras ou au corps. Il n'y a pas d'idée de déroulement du temps par rapport à la partition musicale. Graphiquement, la notation est très différente. Ce système a trouvé une continuité au sein des compagnies de danse contemporaine.

La notation Benesh, elle, a été élaborée en référence à la danse classique, mais les deux systèmes peuvent noter tous types de mouvements.

Comment le système Benesh fonctionne-t-il ?

C.S. : Je vous présente d'abord un extrait de partition en système Feuillet. C'est le type d'extrait que l'on pouvait trouver il y a trois cents ans :



Extrait de partition en système Feuillet

Rencontre avec la choréologue Charlotte Siepiora

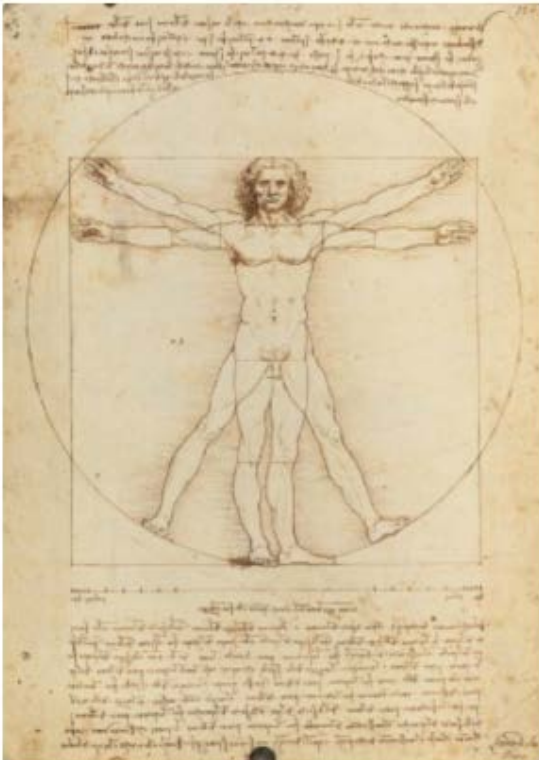
Quand Rudolf Benesh cherche son mode de figuration du mouvement, il s'inspire des chronophotographies du médecin et physiologiste français Étienne-Jules Marey (1830-1904), l'un des premiers à étudier les mécanismes des différents modes de déplacement et de leurs diverses allures, aussi bien des animaux que des êtres humains :



Exemple d'une chronophotographie d'Étienne-Jules Marey (vers 1885)

Par ailleurs, à la fin du XIX^{ème} siècle émergent dans les sciences humaines une conscience des « techniques du corps » (Marcel Mauss), et de nombreuses découvertes en biomécanique. Rudolf Benesh s'inspire de ce contexte, et garde l'idée que la vision capte le mouvement par instants intermédiaires, ce que nous nommons « key frames », ou « instants-clefs ».

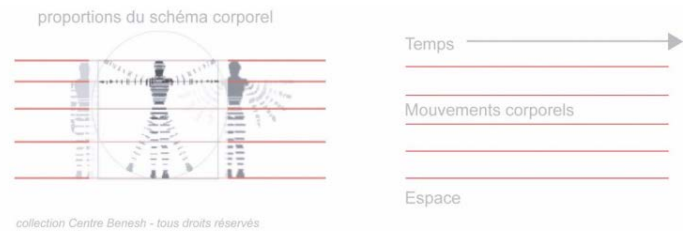
Lorsqu'il cherche un mode de figuration pour le corps, Benesh s'inspire de l'Homme de Vitruve de Léonard de Vinci, et de l'idée de décomposition du mouvement dans le plan frontal :



Représentation de l'Homme de Vitruve par Léonard de Vinci

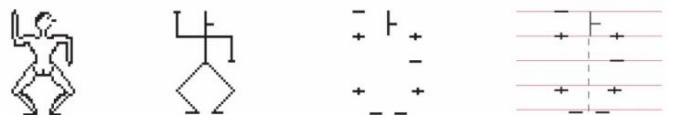
Sur ce corps, il trace cinq lignes, qui deviennent une portée, analogue à la portée musicale : le sol, les genoux, la taille, les épaules, et une ligne au sommet de la tête. Il lui faut également ajouter une ligne imaginaire, qui correspond à une position bras levés.

Sur cette portée, il organise les actions corporelles de gauche à droite, ce qui correspond à l'idée occidentale du déroulement du temps. Ce qui est au-dessus de la portée sera relatif au temps, ce qui est en dessous sera relatif à l'espace.



À gauche, l'idée de la portée en référence à Vinci.
À droite, son organisation où se répartissent les trois éléments indispensables pour décrire le mouvement.

Ce corps se transforme ensuite en épure cinétique, composée de signes, puis en pictogramme, également composé de signes. Il faut toujours imaginer sur celui-ci une ligne verticale imaginaire qui traverse le corps, avec une partie droite et une partie gauche. Lorsque je note un ballet en studio, je dois toujours écrire en miroir, puisque les danseurs sont face à moi.



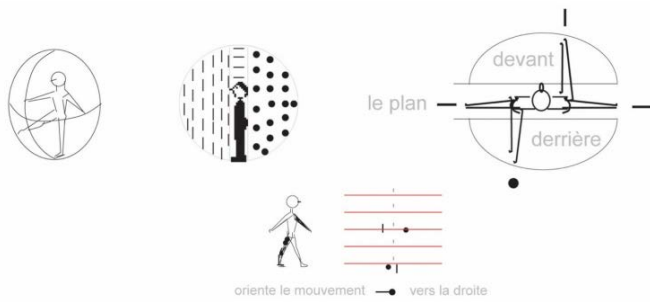
Le schéma corporel est ramené à quelques signes placés sur la portée.

Pour composer ces signes, Rudolf Benesh imagine un alphabet de base, qui part de trois signes élémentaires : le signe vertical, le signe horizontal, et le point. Ces trois signes sont le point de départ d'un alphabet évolutif, plus complexe.

Il faut toujours imaginer que le mouvement se déploie dans une sphère à trois dimensions :

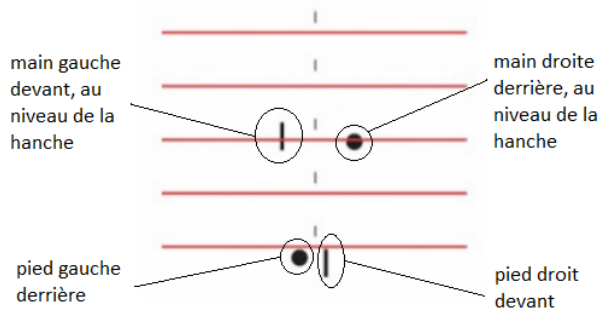
- le trait vertical « | » désigne le plan avant du corps ;
- le point « ● » désigne le plan arrière du corps ;
- le trait horizontal « — » symbolise l'espace intermédiaire qui est le plan de l'épaisseur du corps, le plan médian.

Rencontre avec la chorélogue Charlotte Siepiora



La figure en trois dimensions se projette sur un support en deux dimensions par le choix de signes distinctifs.

Ces trois signes sont communs aux pieds et aux mains :



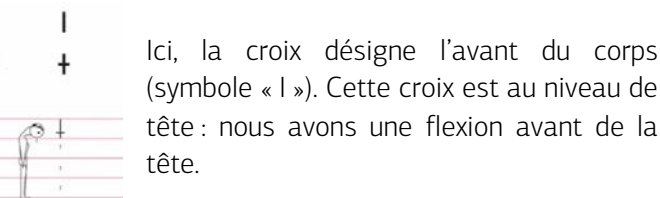
Sujets à de multiples transformations, les trois signes attribués aux extrémités sont le départ d'un alphabet évolutif. Diversement modifiés, ils traduisent toutes les situations de mouvement dans les trois dimensions.

Je vais maintenant vous présenter les concepts de base de la notation Benesh.

Les concepts de base

- La croix

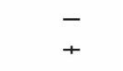
La croix représente une *flexion* et, par extension, une *inclinaison* :



Ici, la croix désigne l'avant du corps (symbole « | »). Cette croix est au niveau de tête : nous avons une flexion avant de la tête.

flexion

dans le plan du corps



Ici, la croix horizontale désigne le plan du corps (symbole « — »). Cette croix est située des deux côtés de la tête : cela désigne donc une rotation de celle-ci.

rotations

derrière le corps



extension

Ici, la croix représente l'arrière du corps (symbole « ● »). Cette croix est située au niveau de la tête : cela désigne donc une extension de celle-ci.

- Le trait vertical incliné

Le trait vertical incliné traduit les inclinaisons latérales du corps (à gauche ou bien à droite), mais aussi les contacts des extrémités le long du corps.



Ici, il y a une inclinaison au niveau de la taille et des bras, le bras droit est incliné vers la droite (symbole « / ») ; le bras gauche est incliné vers la gauche (symbole « \ »). Par ailleurs, le même signe traduit aussi un contact le long du corps par une extrémité.

La manipulation des signes de base associés à d'autres concepts donne lieu à un vaste nombre de signes, qui, placés sur la portée, identifient l'élément corporel et le situent précisément dans l'espace périphérique du corps.

Une fois les instants-clefs repérés et notés, la notion de mouvement est rendue en les reliant entre eux :

- Les **lignes de locomotion** raccordent les transferts d'appui ;
- Les **lignes de mouvement** visualisent le déplacement des membres dans l'espace.

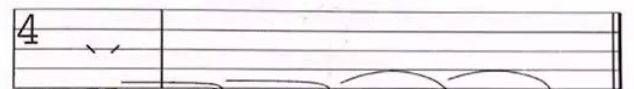


Schéma indiquant une marche vers l'avant-scène tout en répartissant le poids du corps sur les deux jambes. Aux deux derniers pas, le pied qui opère le transfert passe à hauteur du genou.

Cette notation semble très complexe !

C.S. : C'est une mécanique, une gymnastique. C'est un outil que l'on intègre et que l'on s'approprie avec le temps. Un autre langage qui, progressivement, devient intuitif. Je suis persuadée que, même sans savoir lire ce langage, un néophyte est en mesure de ressentir, de percevoir des sensations à la simple vision de certaines partitions.

L'analyse du mouvement propre à telle ou telle stylistique est toujours plus juste lorsque l'on a reçu une formation empirique. Je transpose la rigueur de ma formation de danseuse classique dans cette nouvelle discipline aujourd'hui.

Pouvez-vous nous parler de votre expérience au sein du Royal Ballet de Londres ?

C.S. : Le Royal Ballet engage des choréologues depuis 1960. J'ai été invitée l'an dernier, et je mesure cette chance, parce que je suis la première Française, issue d'une formation en France, à rejoindre cette grande Maison. Le Royal Ballet m'a demandé de remonter une pièce du chorégraphe Wayne McGregor, *Live Fire Exercise* (2011), qu'il avait créée pour le Royal Ballet.

Dans un premier temps, j'ai reçu une vidéo de la pièce, en plan large, qui m'a permis d'en avoir une première appréciation. Je n'ai pas participé à la création ni dansé la pièce moi-même ; cette première vision était encore très incomplète. Je ne pouvais pas voir ce qui lance le mouvement, ni quelles en sont les intentions... Je ne pouvais que lire intuitivement le mouvement.

Un peu plus tard, j'ai reçu la partition d'Amanda Eyles, une collègue, qui a noté la création en 2011, et qui note toutes les pièces de Wayne McGregor depuis 10 ans. J'avais entre les mains à la fois la partition du mouvement et la partition musicale. Cela m'a donné la sensation d'un livre ouvert : j'ai eu accès à tout le travail musical, à toutes les informations sur la couleur du mouvement, ses intentions. Ces éléments m'ont permis d'apprendre chacune des six places de la pièce, avec un support musical.

Cinq semaines plus tard, je suis arrivée à Londres avec un enseignement construit, nourri, et digéré physiquement. J'ai alors rencontré Amanda Eyles, et j'ai

pu lui poser toutes mes questions : c'était une première transmission, orale et physique. J'ai ensuite commencé les répétitions avec les danseurs. Ils ont rapidement compris qu'avec l'apport de la partition, j'étais une personne de référence, parce que j'étais celle qui avait le plus d'informations sur chacun des rôles.

Au sein du Royal Ballet, il y a toujours un binôme entre les choréologues et les maîtres de ballet. Selon la production, l'un a plus de responsabilités que l'autre. Je ne savais pas quelle serait ma place en arrivant. Mon binôme était le maître de ballet Gary Avis ; n'ayant que la vidéo à sa disposition, il était très heureux que j'aie des informations complémentaires. Comme il était engagé en tant que danseur dans d'autres productions, il m'a délégué les répétitions quand c'était nécessaire ; quand il pouvait, il me rejoignait, et son expérience et ses apports étaient précieux.

J'ai répété exclusivement avec les *Principals*, l'équivalent des Étoiles au Royal Ballet, qui étaient eux-mêmes engagés sur cinq ou six productions en même temps. Enseigner à des danseurs à ce degré d'excellence requiert beaucoup de rigueur. Ils sont familiers avec la partition Benesh, et ils ont les bases de lecture de celle-ci, mais n'en ont pas une lecture fluide et exhaustive. Notre contribution, à Gary et moi-même, leur a permis de se concentrer sur leur technique, leur interprétation, et leur langage personnel. C'est l'avantage d'un enseignement très construit : nous évitons le « déchiffrage » qui peut prendre beaucoup de temps lorsque le seul moyen de transmission disponible est la vidéo.

J'ai répété avec deux groupes de danseurs ; le premier avait dansé la pièce il y a dix ans, lors de sa création. Les danseurs de ce groupe avaient envie de revoir la vidéo pour retrouver leurs sensations : mais, rapidement, ils se sont retrouvés frustrés. Ils préfèrent la transmission physique, orale, et humaine. Ils connaissaient le langage de Wayne McGregor, et revenir à la transcription canonique était essentiel. Une vidéo est la représentation d'un instant donné, avec tous les aléas et déformations qu'elle peut induire. Revenir aux orientations d'origine a permis aux danseurs de déployer une nouvelle proposition.

Sur la partition, on retrouve de nombreuses images. C'est ce qui est merveilleux : elle peut véritablement raviver des souvenirs très précis.

Rencontre avec la chorélogue Charlotte Siepiora

Il est frappant de constater que la vidéo apparaît ici comme une limitation, ou en tout cas un outil incomplet, alors que l'on pourrait au contraire penser qu'elle permet de transmettre une chorégraphie de manière exhaustive...

C.S. : La vidéo est un outil complémentaire. C'est un média auquel tout le monde peut avoir accès. Mais dans le cadre du langage si subtil de Wayne McGregor, qui demande une profonde exploration de soi, il faut revenir aux origines pour transmettre les intentions d'il y a dix ans.

Sur quels projets travaillez-vous actuellement ?

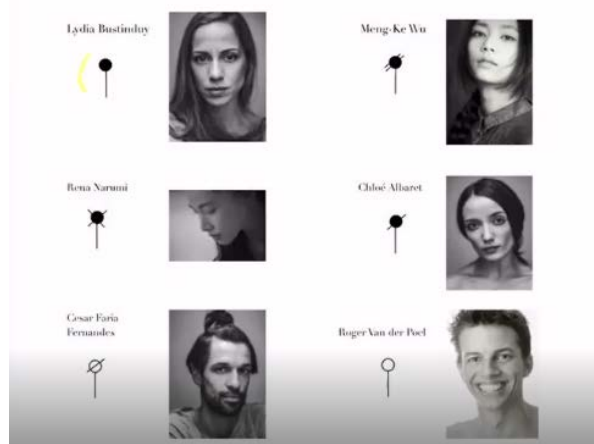
C.S. : En ce moment, je travaille sur *The Hidden Floor*, une pièce créée en 2017 par le collectif Peeping Tom avec Franck Chartier. Ancien danseur du Ballet Preljocaj, Franck Chartier a connaissance de la notation Benesh. *The Hidden Floor* fait partie de l'œuvre complète intitulée *Triptych*, constituée de *The Missing Door*, *The Lost Room* et *The Hidden Floor*. Les deux dernières pièces devaient être données en janvier 2021 par Peeping Tom sur la scène du Palais Garnier. *The Hidden Floor* n'était pas programmée, du fait des contraintes techniques liées à l'usage d'eau sur la scène.

En tant que chorélogue, je trouve cette pièce fascinante, en raison de son décor extrêmement cinématographique. En matière de notation, c'est un vrai défi : il y a de l'eau et de nombreux éléments de décor. L'eau pose une vraie problématique : les danseurs ne peuvent pas être dans la maîtrise totale du mouvement, et il faut en rendre compte dans la partition.

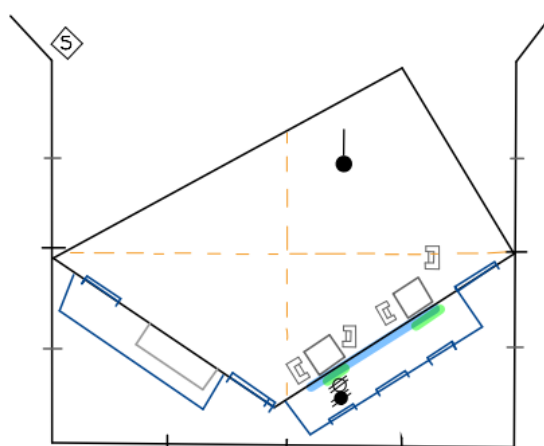
Une partition se présente toujours de la même façon :

- une page de présentation globale de l'œuvre ;
- un sommaire ;
- une contextualisation (narration, structure de l'œuvre) ;
- une présentation des danseurs, identifiés par des « épingles ». Par convention, les danseuses sont représentées par des épingles noires, et les danseurs par des épingles blanches.

Cast of dancers (2017)



- une biographie des chorégraphes ;
- une biographie des compositeurs ;
- une présentation de la scénographie ;
- un glossaire expliquant les points de notation qui ont été choisis ;
- la présentation des plans de scène : le notateur retranscrit schématiquement le décor, à différentes étapes de la pièce.



Si les plans de scène peuvent être réalisés à l'aide des nouveaux outils informatiques dont nous disposons, la notation de la partition en elle-même est entièrement manuscrite.

Pour *The Hidden Floor*, j'ai multiplié la représentation de ces plans de scène. Couplés à la partition, ils sont essentiels pour avoir une vision complète de l'œuvre.

Rencontre avec la choréologue Charlotte Siepiora

The Hidden Floor

0'00" 00.100TTA 0'57"

0'57" Pushes the elevator door

Nothing for three seconds. Holds the position.

1'27" Slow (5%) Rises slightly

At the end of the act, the owl is performed in slow motion.

1/59

La partition Benesh est un outil formidable. Elle permet la protection des droits d'auteur du chorégraphe, mais aussi la transmission et la perpétuation des œuvres chorégraphiques. L'objectif est de transmettre par écrit au répétiteur, qui transmet ensuite oralement et physiquement aux danseurs. Éventuellement, le répétiteur pourra revenir à la partition, même si le but est aussi de savoir se détacher de cette notation qui peut sembler très académique et figée. En ce sens, la partition Benesh préserve un patrimoine, les intentions d'origine des artistes créateurs. La partition Benesh est un véritable outil de conservation de notre culture.

Comment sont régis les droits de ces partitions ?

C.S. : Il faut distinguer les droits concernant la pièce et ceux concernant la partition.

Les droits sont régis par la compagnie qui commande la pièce et le travail de notation. Par exemple, le Royal Ballet détient les droits de la partition de *Live Fire Exercise* de Wayne McGregor ; et en l'occurrence, Wayne McGregor détient la moitié des droits de cette partition.

Quelle est la proportion de pièces notées aujourd'hui ?

C.S. : À l'Opéra national de Paris, quelques ballets de Rudolf Noureev, de Marius Petipa ou d'Arthur Saint-Léon (1821-1870) ont été retranscrits. Il existe aussi des témoignages écrits de Michel Saint-Léon, père d'Arthur, qui ne constituent pas une véritable notation et sont mis à disposition de chercheurs en danse.

Certaines œuvres de Kenneth MacMillan et de John Neumeier sont presque intégralement notées. Leurs partitions doivent être conservées au sein de leurs compagnies.

En France, le travail de choréologue reste peu développé. Seul Angelin Preljocaj emploie son propre choréologue.

J'ai déjà noté près de 60 pages ; cela représente 18 minutes de la pièce, sur un total de 20 minutes.

Finalement, la partition se présente comme une partition d'orchestre : devant chaque portée sont représentées une ou plusieurs épingles correspondant aux différents danseurs, et la portée décline la série de mouvements et d'interactions. Comme sur une partition musicale, le notateur ajoute des indications textuelles supplémentaires : « il entre sur scène avec un sens du devoir », par exemple. Les accolades « { » indiquent les duos.

J'ai pour habitude de commencer mon travail par une véritable analyse musicale, à travers la partition accompagnant l'œuvre chorégraphique. Certains chorégraphes, et notamment les chorégraphes contemporains, utilisent le matériau musical. D'autres n'ont pas cette conscientisation de la musique, et tronquent des œuvres de façon intuitive.

Combien y a-t-il de choréologues en France ?

C. S. : La formation est assez récente. En France, elle a été introduite au CNSMD de Paris en 1992. Le Royaume-Uni, qui enseigne la notation du mouvement depuis 1960, est très en avance sur le sujet, et se tourne plus naturellement vers des choréologues.

En France, les répétiteurs sont formés au Conservatoire de Paris, mais la plupart des choréologues français formés à la notation Benesh vont travailler à l'étranger, où les opportunités sont plus nombreuses.

La France accuse un retard quant à l'usage de la notation Benesh. À titre personnel, j'aimerais vraiment pouvoir retranscrire le travail de chorégraphes français. Je suis convaincue de la grande complémentarité entre une partition Benesh et le travail d'un maître de ballet. Lorsqu'une pièce est reprise, je pense par exemple aux pièces de Pina Bausch, les danseurs ayant eu une expérience avec la chorégraphe ont leurs propres souvenirs, souvenirs qui peuvent entrer en confrontation avec ceux d'autres danseurs. La partition Benesh permet d'« objectiver », de prendre du recul sur l'ensemble de la chorégraphie, en plus de permettre la perpétuation de la mémoire.

Y a-t-il des mouvements plus difficiles que d'autres à exprimer avec les outils de la notation Benesh ?

C.S. : Aujourd'hui, la notation Benesh permet de tout noter. En revanche, il me serait plus difficile de noter un langage hip-hop ; c'est un style de danse que je connais peu. Pour aller vers des langages qui me sont étrangers, il faudrait que je passe par un vrai travail empirique.

Les créations contemporaines et classiques, en revanche, me sont très familières, et j'apprécie la complexité liée à la présence d'accessoires ou de décors parfois spectaculaires (inversé, sur l'eau...).

Il semblerait qu'il y ait un vrai besoin de ce système de notation chez les chorégraphes contemporains. Savez-vous si des artistes tels que Crystal Pite utilisent la notation ?

C.S. : Grâce au directeur du Royal Ballet, Kevin O'Hare, j'ai reçu une proposition pour travailler avec Christopher Wheeldon. La création a malheureusement été reportée en raison de la crise sanitaire. Toutes les pièces du Royal Ballet sont notées, dont celles de Crystal Pite lorsqu'elle crée au Royal Ballet. J'ai eu la chance d'avoir accès à des partitions de Crystal Pite : l'incroyable travail de groupe chez Pite offre une partition tout à fait extraordinaire. Force est de constater que l'outil vidéo ne suffit pas à rendre compte des enchevêtrements des corps et du subtil jeu de lumière que l'on retrouve dans ses pièces. La partition vient lever les doutes inhérents à une vidéo ou aux souvenirs de l'expérience personnelle des danseurs.

Propos recueillis le mardi 19 janvier 2021